

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE HAUTE-PICARDIE

Bureau de la Société en 2003

Président d'honneur	M. Henri de BUTTET
Président	M. Claude CARÊME
Vice-président	M. Jean-Louis BAUDOT
Trésorière	Mme Claudine LEFÈVRE
Secrétaire	M. Robert LEFÈVRE
Trésorier-adjoint	M. Jean MAUCORPS
Secrétaire-adjoint	Mme Dominique HUART

Conférences et sorties

18 JANVIER : *Guérir au Moyen Âge : la pharmacie des plantes dans nos abbayes médiévales*, conférence du Père René Courtois.

En matière de médecine, le Moyen Âge occidental n'innove pas : dans les manuscrits de cette époque, on retrouve, sans cesse recopiés et commentés, quelques grandes figures de l'Antiquité : Hippocrate, Dioscoride et Gallien. De très nombreuses plantes sont déjà abondamment décrites, leurs applications classées selon des catégories intégrant les quatre éléments (feu, air, terre, eau) dont on veille à préserver l'équilibre. Ainsi, pendant l'hiver froid et humide, le corps doit compenser par du chaud et du sec, manger des viandes et des légumes bouillis...

Le principal mérite des praticiens et érudits médiévaux fut de préserver et transmettre ces théories, en particulier grâce aux abbayes, telles le « Vivarium » de Cassiodore ou le Mont Cassin, dès les ^{v^e}-^{vi^e} siècles. Ce legs antique est encore approfondi et développé au ^{xii^e} siècle par les médecins arabes (Avicenne notamment) ainsi que par de grands intellectuels occidentaux : Hildegarde de Bingen, Albert le Grand... Cette culture médicale du « sommet » coexiste longtemps avec une pratique populaire qui puise ses racines dans le vieux fonds druidique. Des centaines de plantes sont ainsi connues, utilisées, mais aussi décrites et répertoriées selon leurs multiples usages pour guérir... ou occire !

De la fleur à la fiole jusqu'à la gélule, les pratiques de la civilisation industrielle, les pollutions diverses, ont presque partout sonné le glas de cette phytothérapie populaire, rendant plus opaque et sans conteste moins poétique, le compagnonnage de la plante et de l'homme.

Le retour des beaux jours permettra à ceux qui le désirent d'approfondir le sujet, en visitant le jardin de plantes médicinales reconstitué par notre conférencier sur le site de l'abbaye de Vauclair.

23 FÉVRIER : *La mosaïque gallo-romaine d'Orphée (conservée à la Maison des Associations de Laon)*, visite-conférence par M. Hervé-Paul Delhaye.

C'est en 1858 que l'emplacement de cette mosaïque fut découvert à Blanzky-les-Fismes, lors de fouilles menées sur le site d'une villa gallo-romaine exceptionnellement raffinée. Depuis ce petit village de l'Aisne, la remarquable découverte fit grand bruit dans la région. La Société académique de Laon, alors toute jeune institution, et son président Édouard Fleury, archéologue amateur distingué, firent des efforts méritoires pour acquérir cette mosaïque. Cependant, le pavement ne fut pas déposé au Musée de Laon dans l'état fragmentaire où il avait été trouvé : une restauration fut exécutée et l'œuvre exposée à la Bibliothèque de Laon (actuelle Maison des Associations).

Orphée est le musicien et le poète par excellence dans la mythologie grecque : la perte de sa femme Eurydice constitue le thème du plus célèbre des mythes romantiques. Fils ou élève d'Apollon (ou d'Onagre, roi de Thrace), sa mère était la muse Calliope. Sa figure inspira les cultes mythiques orphiques. La tradition artistique nous présente Orphée comme un musicien merveilleux, enchanteur : quand il chante et joue de la harpe, la nature entière est sous le charme, toutes les créatures le suivent, les arbres, les pierres et même les cours d'eau viennent l'écouter...

C'est ce tableau que nous présente la mosaïque de Blanzky, l'une des plus importantes connues sur ce thème pour le monde gréco-romain.

Après avoir rappelé les techniques de réalisation des mosaïques antiques, dont l'apogée se situe au Bas-Empire romain, Hervé-Paul Delhaye a analysé très finement la composition de l'œuvre, le jeu subtil unissant le personnage central à la faune familière ou plus exotique qui l'entoure, charmée par le son de sa « lyre ». Les arbres joignent leurs branches en un écrin de verdure autour de cette vision idéale d'une nature apaisée, domptée, où règne l'harmonie. Le contexte historique, les comparaisons avec les autres mosaïques orphiques découvertes à travers tout l'ancien empire romain, permettent d'interpréter cette scène comme une allégorie de la « paix romaine », « civilisatrice » face aux ardeurs et à la « sauvagerie » des peuples « barbares » venus du nord et de l'est de l'Europe.

13 MARS : *Les prospections archéologiques aériennes dans le nord de l'Aisne*, conférence de M. Gilles Naze.

Ces prospections aériennes sont engagées depuis 1990 dans le cadre de la participation à l'opération de Prospection et d'Inventaire archéologique, financée par le ministère de la Culture. Le secteur géographique concerné comprend le bassin de la Serre, la haute vallée de l'Oise et la partie nord du bassin de l'Aisne. À ce jour, près de 500 signalements couvrant les six derniers millénaires ont été réalisés. Les survols sont effectués à partir de l'aérodrome de Laon avec des avions de type Robin ou Cessna.

Les vestiges les plus anciens observés par voie aérienne sont datés du Néolithique moyen, soit vers la fin du cinquième millénaire. Il s'agit de retranchements établis en rebord de plateau (Épagny, Crécy-sur-Serre) ou en plaine (Chambry). Un fossé

périphérique, plus ou moins interrompu, est parfois doublé intérieurement d'une tranchée de fondation pour une palissade qui était consolidée par les matériaux extraits du fossé.

Les âges du Bronze et du Fer sont bien documentés, notamment par les aménagements funéraires réservés aux personnages occupant le sommet de la pyramide sociale. De nombreux enclos funéraires circulaires puis carrés vers la fin du deuxième âge du Fer, ont ainsi été localisés aux abords des vallées de l'Oise et de la Serre. L'habitat rural de l'époque gauloise est représenté sur l'ensemble des secteurs prospectés. Il apparaît sous la forme de systèmes de fossés montrant parfois une structuration très élaborée (Chambry, Chalandry, La Malmaison...). Un parallèle chronologique peut être établi entre l'apparition d'établissements désignés comme des « fermes indigènes », à la fin du II^e siècle av. J.-C., et celle des *oppida*.

Des constructions sur fondations d'époque gallo-romaine ont également été photographiées en différents lieux. Certaines correspondent aux bâtiments résidentiels de vastes établissements agricoles, communément désignés comme des *villas* (Parfondru, Vouël, Vauxaillon, Nizy-le-Comte...). D'autres signalent la présence d'agglomérations secondaires (Crépy, Mesbrescourt-Richécourt...) ou encore celle de sanctuaires. Dans ces derniers, on observe des temples d'inspiration celtique ou gréco-romaine, parfois associés à un édifice thermal, un théâtre ou des aménagements culturels plus anciens (Châtillon-sur-Oise, Nizy-le-Comte...).

Les survols ont aussi révélé des gisements de l'époque médiévale, en particulier de probables mottes féodales aujourd'hui arasées, des fermes fortifiées et les vestiges de l'abbaye cistercienne du Sauvoir à Laon, démantelée après la Révolution.

(N.B : un article de G. Naze consacré aux vestiges sur fondations de l'époque gallo-romaine paraîtra prochainement dans un numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie* sur les vestiges antiques).

20 AVRIL : *A travers le patrimoine de Bruyères-et-Montbérault*, visite-conférence par Gérard Dorel et Francis Szychowski.

Les membres présents de la Société historique de Haute-Picardie ont eu le plaisir d'être accueillis très chaleureusement par Monsieur Dorel et Monsieur Szychowski. Prenant appui sur le plus vieux plan connu de sa commune (1584), Monsieur le Maire nous en retraça l'histoire, du Moyen âge à nos jours, des heures glorieuses de la « commune » médiévale de Bruyères, dotée d'un riche terroir viticole au « tassement » relatif de la mi-XIX^e siècle aux années 1960, et les efforts entrepris depuis pour redynamiser le bourg.

Le patrimoine bruyérois, important et diversifié, source de fierté mais aussi de préoccupations matérielles pour la municipalité, témoigne encore de ce passé. Un chaud soleil de printemps était au rendez-vous de cette promenade instructive au cœur de la cité d'Arsène Houssaye. La remarquable église romano-gothique fut décrite par Monsieur Secq de l'association des « Amis de l'Église » : en dépit de la

perte de la plupart de ses archives, il est possible de retracer dans ses grandes lignes la construction de l'édifice, commencée au XI^e siècle et achevée au XVI^e siècle. La magnificence de son chevet et de ses absides, ses remarquables sculptures intérieures et extérieures, ses peintures murales du XIII^e siècle, dont certaines découvertes récemment, en font l'un des monuments les plus remarquables du Laonnois.

Au-delà, la visite nous mena jusqu'à la fontaine minérale du XIX^e siècle, bien mise en valeur par l'aménagement d'un petit square : comme le rappela Monsieur Maucorps, elle doit son existence à des sources d'eau sulfureuse et ferrugineuse captées par des conduites dès le Moyen Âge, auxquelles on prêtait naguère des vertus extraordinaires... Chemin faisant, les participants purent découvrir l'emplacement d'une des entrées de la ville médiévale (porte Est) et l'imposante école édifiée sous la III^e République.

La découverte des vestiges de l'ancien hôtel-Dieu (fin XII^e siècle) dans le chantier de rénovation d'une maison particulière (cheminées monumentales et quelques remarquables éléments sculptés), la description de l'actuel hôtel de ville et le verre de l'amitié offert par la municipalité devant une exposition de cartes postales anciennes, complétèrent cette belle visite.

24 MAI : *L'oppidum du Vieux-Laon à Saint-Thomas : le bibrax de la Guerre des Gaules*, conférence de Monsieur Bernard Lambot.

Monsieur Lambot a rendu un bel hommage posthume à Gilbert Lobjois qui mena les fouilles sur le site de l'oppidum de Saint-Thomas il y a une quarantaine d'années. C'est en reprenant ses travaux qu'il a rassemblé de nouvelles preuves pour justifier l'hypothèse de cet instituteur laonnois, féru d'archéologie, décédé prématurément en 1977. Les photos aériennes et 250 monnaies nouvellement trouvées sur le site attestent bien que l'oppidum n'était plus occupé à la fin de la Guerre des Gaules. Elles confirment encore les relevés, coupes et croquis, qui viennent à l'appui de la description de César sur la bataille de l'Aisne en 57 av. J.-C., l'oppidum gaulois de Bibrax et le camp romain de Mauchamp près de Berry-au-Bac. L'oppidum est encore bien lisible sur l'éperon qui domine Saint-Thomas. La seule interrogation qui subsiste encore concerne le nombre de guerriers gaulois. César avait en effet tout intérêt à en exagérer le nombre pour valoriser d'autant sa victoire.

8 JUIN : *À travers l'histoire militaire de Laon*, visite commentée des sites militaires de Laon par le colonel Tyran.

27 SEPTEMBRE : *Le cimetière mérovingien de la Ville-Haute à Laon*, conférence de Monsieur Jean-Pierre Jorrand.

Les fouilles de la rue Saint-Martin, en 1998, et de la rue du 13-octobre-1918, en 2001, ont fait apparaître, par des sépultures en fosse similaires, un cimetière mérovingien qui malgré son importance n'a laissé aucune trace historique, toponymique...

La zone funéraire couvre une surface probable de 6 300 à 12 500 m² dont le noyau originel pourrait être la place Saint-Julien ou ses environs, sur un secteur probablement occupé à l'époque romaine, puis déserté au v^e siècle. Il contenait sans doute entre 1 200 et 2 800 sépultures, disposées selon des rangées en éventail, et concernant la population de la Cité (Castrum) d'après la reconnaissance des squelettes et en partie du mobilier. Les plus anciennes tombes remontent aux années 480 à 550 ap. J.-C. et révèlent une création ex-nihilo du cimetière, au moment de l'érection de Laon en évêché. Une stèle chrétienne de cette période permet de le considérer comme cimetière chrétien.

Or la tradition, formulée par Dom Wyard au xvii^e siècle, a attaché à l'abbaye Saint-Vincent le premier cimetière chrétien à Laon. Pourtant aucune source sérieuse ne la fonde. La plus ancienne mention d'une église à Saint-Vincent date de 866, celle de l'abbaye en 961 quand les chanoines sont remplacés par des moines. Le cimetière de Saint-Vincent serait donc de l'époque carolingienne, et non mérovingien, d'abord comme lieu obligatoire de sépulture pour les évêques et les clercs.

Donc ce cimetière mérovingien des rues Saint-Martin et du 13-octobre aurait été abandonné lors de l'expansion urbaine parce qu'il l'entravait, et il aurait été transféré à Saint-Vincent vers le viii^e siècle.

18 OCTOBRE : *La contrebande du sel dans le ressort du grenier à sel de Guise au xviii^e siècle*, conférence de Mademoiselle Sonia Maillet.

La gabelle, impôt sur le sel généralisé au xiv^e siècle par Philippe VI, est, jusqu'en 1789, l'un des principaux impôts du royaume, impôt devenu mythique. La perception est affermée par la Ferme générale qui est adjudicataire de 11 généralités, dont celle de Soissons. Dans la France d'Ancien Régime, la diversité des régimes fiscaux, en particulier pour le sel, est très grande. Le ressort du grenier à sel de Guise est en frontière fiscale. Il se situe dans le pays de grande gabelle (le Bassin parisien) à côté du Hainaut-Cambrésis, en pays exempté (le Nord) et d'une zone franche (Le Nouvion, Barzy, Boué, Le Sart). D'où la contrebande puisque le sel, gris, de Saint-Valery-sur-Somme, est huit fois plus cher en Picardie (12 sols la livre) qu'en Hainaut (un sol et demi). Le sel, blanc, acheté en fraude en Hainaut (le faux-sel) est ramené par les contrebandiers (faux-sauniers) dans la région de Guise, en empruntant forêts (d'Andigny, du Nouvion, de La queue de Boué), rivières, haies, chemins...

Les contrebandiers ne sont pas des marginaux ; ce sont des pauvres surtout paysans. Et il y a beaucoup de pauvres dans la région de Guise marquée par la misère ! La contrebande pour eux est une nécessité, un gain sur le sel consommé et un travail d'appoint pour le sel revendu. Elle est une pratique courante, banalisée. S'il y a une diversité de contrebandiers - de 8 à 86 ans - le contrebandier type est... une fille, non mariée, de moins de 30 ans, pratiquant le « porte à col », soit le transport du sel à pied, dans des sacs ou des mouchoirs. Si le cheval, la charrette sont aussi utilisés, le chien l'est largement. Le risque est certain même si le contrebandier peut compter sur le mutisme de la communauté villageoise. S'il est arrêté, il est enfermé dans la prison au château de Guise, puis condamné à une

amende très élevée (100 à 300 livres) ; la peine corporelle est appliquée en cas d'insolvabilité ou de récidive.

Le siège local de cette fiscalité indirecte est le grenier à sel qui a trois caractères. Il est tout d'abord le centre d'une circonscription ou ressort ; celui de Guise s'étend sur 32 km nord-sud et 30 km est-ouest et compte 8 692 feux, près de 35 000 habitants. Le grenier est aussi le magasin où chacun doit s'approvisionner en sel ; celui de Guise vend 126 tonnes par an, mais la consommation s'élève à 245 tonnes ; ainsi la contrebande représente la moitié de la consommation : considérable ! Enfin le grenier à sel est aussi le siège d'une justice qui a compétence contre la contrebande ; les officiers du grenier à sel sont des notables, cumulant les offices. Mais pour lutter contre le faux-saunage, le ressort de Guise manque de personnel, 28 hommes seulement sur les 23 000 du royaume. Les gabelous, mal armés – un fusil – mal payés, font un travail long, difficile et même risqué, de traque, de perquisition et de vérification des rôles chez le collecteur (un habitant nommé pour vérifier si tous les habitants ont acheté le sel d'impôt ; sinon il subit une amende de 10 livres par personne omise).

9 NOVEMBRE : *Vorges : village gaulois... village franc...*, visite commentée de son exposition par Monsieur Michel Ballan.

En avril 1861, près de 10 sépultures antiques sont découvertes lors de travaux de jardinage au lieu-dit « la Croix de Mathras », au-dessus du chemin de Bruyères. Il reste les dessins et descriptions de Édouard Fleury et Charles Hidé. En octobre 1883, Jean-Baptiste Le Lorrain met au jour 90 sépultures sur le même site. En janvier 1972, des travaux de terrassement permettent de découvrir un cimetière de 50 sépultures avec des stèles décorées de signes géométriques et chrétiens que l'église de Vorges abrite actuellement.

C'est pourquoi Monsieur Ballan a entrepris de réaliser une présentation de l'histoire de ces fouilles. Il montre ainsi que Vorges connaît une occupation humaine constante depuis l'époque gauloise. La découverte de monnaies gauloises (Suesiones et Rèmes) et romaines (César) ainsi qu'une stèle-maison à incinération l'attestent pour le 1^{er} siècle avant et le 1^{er} siècle après Jésus-Christ. Des tessons de poteries rouges sigillées gallo-romaines et des monnaies d'empereurs romains montrent un habitat pour les II-IV^e siècles, habitat perpétué à l'époque mérovingienne comme l'affirment les stèles, squelettes et poteries.

15 NOVEMBRE : *L'ordre du Temple à Laon et dans le Laonnois*, conférence de Maître Jean-Luc Doyez.

Lors de la première croisade, en 1118, le champenois Hugues de Payns, cousin de Bernard de Clervaux, fonde l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ, bientôt appelés les Chevaliers du Temple. Son but est d'assurer la sécurité des pèlerins. « Une nouvelle chevalerie est apparue dans la terre de l'Incarnation » (saint Bernard). Très rapidement, elle quadrille l'Europe. En 1134, l'évêque de Laon, Barthélemy de Jur, favorise l'installation d'une commanderie templière à Laon, rue Sainte-Geneviève. En subsiste la chapelle où furent enterrés de nombreux

frères, tel « Grégoire, mort en 1268 ». Elle rayonne sur le Laonnois : Royaucourt, Catillon-le-Temple...

Le commandement de l'ordre reste à Jérusalem jusqu'en 1187 ; il migre à cette date à Saint-Jean-d'Acre jusqu'en 1291, puis s'établit à Chypre jusqu'en 1312 date de suppression de l'ordre. En octobre 1307, Philippe le Bel attire le Grand Maître Jacques de Molay en France, sous prétexte d'un décès royal, en fait pour l'arrêter et décapiter l'ordre. Les minutes du procès où le Laonnois Raoul de Presles, garde des sceaux, joue un grand rôle, permettent d'en connaître les circonstances. C'est alors qu'une vaste rafle de tous les Templiers de France est organisée. Une trentaine sont arrêtés à Laon.

Par cet acte, Philippe le Bel rompt avec le droit traditionnel chrétien et impose le pouvoir judiciaire royal qui codifie même la torture sous laquelle les Templiers ont dû avouer ce que l'on voulait qu'ils avouent : leur richesse, leurs relations pacifiques avec les musulmans, une règle secrète... Ces aveux ont permis de discréditer en France l'ordre des Templiers, au contraire d'autres pays comme le Portugal. La cause profonde de cette élimination en France est la volonté de Philippe le Bel d'accroître son autorité, d'unifier davantage le royaume en affaiblissant l'Église chrétienne, soumise au pape et donc par trop universaliste. Mais, aussitôt, l'Église compense cette perte en développant les universités et leur enseignement fondé sur le christianisme.

11 DÉCEMBRE : *La vie dans un village du Laonnois occupé pendant la Première Guerre. Le journal d'Alexis Dessaint, habitant de Chaillevois*, conférence de Monsieur Éric Thierry.

En 2001, 83 ans après la fin de la Première Guerre, Monsieur Deprez, maire de Chaillevois, retrouvait le journal tenu par son grand-oncle, Alexis Dessaint, pendant cette longue guerre. Ce journal est un petit carnet noir dont la couverture cartonnée a été gondolée et des pages moisies par l'humidité. Mais c'est un ravissement pour l'historien. Éric Thierry, a dépouillé les notes prises par Alexis Dessaint dans Chaillevois occupé de 1914 à 1917.

Alexis Dessaint, né le 24 juin 1834 à Chailvet d'un père maçon, fervent catholique, séminariste, professeur de lettres à l'Institut Saint-Charles à Chauny, a pris sa retraite à Paris. Fin juillet 1914, à 75 ans, veuf, sans enfant, il se trouve chez une amie à Mennecy près d'Évry. La guerre déclarée, il décide d'aller à Paris embrasser le petit-fils de cette amie, partant pour Épinal. De Paris, Alexis Dessaint se rend chez son beau-frère, Ernest Oppilliart à Chaillevois : il espère échapper aux privations d'un siècle qui serait aussi dur que celui de 1870-1871 et manger du bon pain !

Mais il subit l'occupation. Après avoir assisté à une mobilisation faite dans la bonne humeur, il ressent une atmosphère plus tendue, lourde, lors de la défaite de Charleroi (23 août) et du passage des premiers trains de blessés et du convoi interminable de réfugiés venant de Belgique ou du nord de la France. Des habitants de Chaillevois prennent aussi le chemin de l'exode. Les Allemands atteignent le village le 2 septembre. Le canon tonne à partir du 13, après la bataille de la Marne

et le repli allemand sur le Chemin des Dames. Les occupants sont nerveux, exécutent facilement des civils, tels Henri Thillois et les Dhuez, père et fils, qui durent creuser leurs tombes. Ils saisissent des provisions, du linge chez certains habitants (chez Madame Hermant, Eugène Thiévard). La vie est rapidement difficile, puisque dès mars 1915, le pain manque et le ravitaillement du village est assuré par le Comité de secours à la Belgique. Bientôt les Allemands abattent des noyers pour faire des crosses de fusil, réquisitionnent le cuivre dans les maisons, les cordes et ficelles, les cloches de l'église. Les hommes valides sont déportés ou contraints aux travaux forcés (entretien des routes, travaux des champs...). Les habitants qui restent doivent loger les soldats allemands et payer un sauf-conduit pour aller dans les villages voisins.

En mars 1917, les Allemands, en prévision de l'offensive Nivelles au Chemin des Dames, ordonne l'évacuation de la population du sud Laonnois : direction Laon, Liart, Charleville, Namur, Gembloux où 1 300 réfugiés sont rassemblés jusqu'au 5 juillet. À cette date, ils rejoignent Évian par la Suisse, il mange bien enfin ! Puis Alexis Dessaint retrouve son appartement à Paris.